

A LA RENCONTRE DE NICOLAS VERDAN

Café littéraire du 7 mai 26 à la Médiathèque Valais St-Maurice

Nicolas Verdan est né en 1971 à Vevey, d'une mère grecque et d'un père suisse. Des études en sciences politiques à l'Université de Lausanne nourrissent son intérêt pour la politique internationale et l'actualité et le conduisent presque naturellement au journalisme.

Il est l'auteur d'une œuvre engagée qui se partage entre romans, romans biographiques, romans noirs et romans policiers.

Le rendez-vous de Thessalonique (2005)

Lorenzo, architecte, la quarantaine, habite Genève. Déçu par sa profession comme par son couple, il décide de tout balancer, de prendre la route.

« Voilà des années que je n'habite plus ces maisons que je dessine. Je contribue par mon travail à la parcellisation d'un territoire de plus en plus reclus. Mes livings sont peut-être vastes, mes chambres à coucher ont certes vue sur le lac et mes salles de bains communiquent. J'ai pourtant l'impression de bâtir des prisons. Mes clients me demandent de l'espace, je leur offre des mètres cubes de vide. Ils y respirent, j'y suffoque. »

Il embarque donc à Venise pour Igoumenitsa, un petit port en Épire en face de l'île de Corfou, à quelques kilomètres de la frontière albanaise ; de là, il met le cap sur Thessalonique, cette ville chimérique au nord de la Grèce où il veut rejoindre son ami, Themis parti en reportage dans le nord de la Grèce, enquêter sur ces migrants, attirés par l'Europe occidentale et exploités par des passeurs dénués de scrupules.

Arrivé à Thessalonique, Lorenzo découvre *« ... une cité froide. Côté montagne, elle se fait mordre le flanc par le Vardari, le vent du nord qui déboule sur la ville comme autrefois les peuples slaves qui la convoitaient. Côté mer, elle se laisse prendre sans défense par l'humidité qui glace jusqu'à mes draps de lit.*

Traversée par un incessant mouvement est-ouest, la cité pourrait jouer ce trait d'union entre Orient et Occident. Mais, figée sur elle-même, Thessalonique vit en circuit fermé. Emprisonnés dans leurs voitures, ses habitants tournent en rond. Accrochés à leur volant, ils tentent chaque jour de s'inventer de nouveaux parcours. Ils finissent pourtant tous par rejoindre la perpétuelle procession automobile qui un jour étouffera la ville. »

La Ville (poème de Constantin Cavafy)

« La ville te suivra partout.

Tu traîneras dans les mêmes rues.

Et tu vieilliras dans les mêmes quartiers ;

c'est dans ces mêmes maisons que blanchiront tes cheveux.

Toujours à cette ville tu aboutiras.

Et pour ailleurs - n'y compte pas -

Il n'y a pour toi ni chemin ni navire.

Pas d'autre vie : en la ruinant ici,

dans ce coin perdu, tu l'as gâchée sur toute la terre. »

Ce poème fait en écho aux quêtes vaines des deux personnages : celle de Lorenzo qui veut fuir l'ennui d'une existence vaniteuse et celle de Thémis.

« Ensemble, ils ont évoqué le rêve de l'ailleurs, cette folie, comme dit Nouredine, qui fait que tu vends tes terres et ta maison pour payer un premier passeur. Pour finir, tu ne te retrouves que de l'autre côté d'une frontière, avec plus rien en poche si ce n'est l'espoir d'une vie meilleure.

Voilà ce que cherchait Themis avec cette enquête. Au-delà de la quête d'information sur les voies de l'immigration, il lui fallait un propos...

Avec Nouredine, il avait saisi ce qu'il pressentait. Au-delà de l'exil, nécessaire et indispensable quand, comme lui, on avait passé quatre ans dans les prisons des sbires du régime de Bagdad, il y avait l'inévitable et incessant retour à soi-même.

Où que tu ailles, disait le professeur, tu retrouveras cette douleur qui t'a poussé à partir. Tu pourras toujours vivre en Occident, t'y marier, y fonder une famille, en trouver une nouvelle d'accueil, tu finiras un jour par rencontrer les ruines fumantes de ton village, les yeux injectés de haine de ton bourreau. »

Saga Le Corbusier (2009)

Le 27 août 1965, Roquebrune-Cap-Martin, il est neuf heures du matin. Charles Édouard Jeanneret, dit Le Corbusier, entre dans la mer.

À 10 heures, son corps sans vie sera retrouvé flottant près du rivage.

Lors de ce dernier bain, précédant sa mort, le grand architecte, alors âgé de soixante-dix-huit ans, voit sa vie défiler devant ses yeux.

Succession de séquences où surgissent les femmes - sa mère, sa femme, ses maîtresses - les lieux - La Chaux-de-Fonds, Paris, Alger, Rio, Chicago, New-York et l'Inde, où vous dessinez la ville de Chandigarh construite à la suite de l'indépendance de l'Inde en 1947.

« Vous êtes chercheur, inventeur, bricoleur. Oui si vous voulez, vous êtes un lecteur, curieux, avide de connaître.

Sûr, vous aimez travailler de vos mains.

Mécanicien ? Oui, mais alors sous le signe de la géométrie.

Peintre, sous le signe de la couleur.

Sculpteur, sous le signe de la forme.

Vous seriez architecte, mais ce serait sous le signe de l'organisation.

Vous êtes penseur, oui, Monsieur. Vous êtes dans la peau d'un philosophe. Etc., etc. »

« Vous dessinez une ville, mais vous étiez destiné à graver des boîtiers de montre, dans un cité-fabrique asservie aux horloges.

Vous dessinez une ville, puis une autre, quatre villes. Votre destin, pourtant, était tracé au cordeau, dans la limite de l'ordinaire des murs d'une maison haute, à fenêtres meurtrières, et la régularité d'un atelier aux dimensions syndicales, vous étiez l'apprenti, enfermé dans le cycle des heures pointées... Vous êtes né en Suisse, il y a 69 ans. Aujourd'hui, vous êtes assis dans une jeep, en Inde, la conduite est à droite, vous transpirez, la chaleur humide pompe l'acidité de vos vêtements. Vous portez un costume en laine trop chaud pour ce pays en mutation. Des relents d'épices et de bétail pisseux s'y ajoutent aux molécules de tabac et de naphthaline, nichées dans les mailles serrées de votre tweed, où se sont installés les effluves de gaz automobiles de New York, renforcés par la charge entêtante du kérosène du Super Constellation, quand vous avez posé le pied sur le marchepied en alu de la passerelle, dans le bruit des moteurs. Les années qui ont suivi, vous avez adapté la tenue à l'ampleur de la tâche subtropicale : une capitale à ériger en rase campagne. »

« Vos livres montent la garde, cimentant la moindre faille d'une vie que vous avez conçue comme une autobiographie en réécriture permanente. Tous vos écrits participent du même mouvement théâtral, une vaste comédie où, Grand-Guignol, vous triomphez des aléas. »

Le Mur grec (2015)

Nous sommes en 2010 et le pays est plongé dans une crise économique sans précédent, lorsque le gouvernement décide d'entreprendre la construction d'un mur de barbelés le long du fleuve Evros, à la frontière avec la Turquie, pour freiner l'entrée des migrants qui, nuit après nuit, franchissent le fleuve sans que la police grecque ou les patrouilles européennes de Frontex (Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures) ne parviennent à les contenir.

Mais qui emportera le marché de la construction ? Barbaros, un milliardaire grec ou Nikolaus Strom, un type moitié Allemand, moitié grec ?

C'est dans ce contexte que l'on retrouve une tête humaine décapitée, sans corps, en zone militaire, à proximité du mur en construction et d'un bordel nommé l'Éros fréquenté par des soldats. L'agent Evangelos est mandaté.

Le roman met en scène entre autre Evangelos et Nikos.

L'agent Evangelos, proche de la retraite, est un homme désenchanté. Fils d'émigrés puisque ses parents ont fui la Turquie en 1922, il a lui-même vécu plusieurs périodes clés de l'histoire grecque - l'occupation nazie, la guerre civile et la dictature des colonels de 1967 à 1974.

Nikos, finalement, accusé d'espionnage industriel au profit de l'Allemagne, s'enfuit et termine sa cavale en cherchant à traverser l'Évros, non pas pour gagner la rive grecque, comme des milliers de migrants, mais en tentant de trouver refuge en Turquie.

« Hommes, femmes, enfants, vieillards, ils font plus que traverser pays et frontières. Ils franchissent les eaux, une fois pour toutes, poussés à l'ouest par la misère, peu importe son origine, pourvu qu'on l'oublie, toute la misère du monde qu'on voudrait derrière soi aussitôt passé le fleuve....

Chaque année, ce sont des dizaines de milliers de personnes en situation irrégulière et de demandeurs d'asile qui arrivent en Grèce. La grande majorité des demandeurs d'asile, fuyant des pays déchirés par la guerre, sont des Afghans, des Erythréens, des Irakiens, des Palestiniens et des Somaliens. La frontière terrestre gréco-turque, qui court sur quelque cent cinquante kilomètres au nord-est du pays, le long de l'Évros, est devenue le principal point de passage des sans-papiers dans l'Union européenne avec près de la moitié des entrées illégales détectées. »

La Récolte des enfants (2023)

« Evangelos passe les fêtes de fin d'année à Zürich, chez sa fille et son beau-fils. L'occasion pour lui de retrouver sa petite-fille de quinze ans qu'il n'a pas assez l'occasion de voir. Après deux semaines passées en Suisse, vient l'heure des adieux. Le grand-père a été prié pas sa fille de conduire en Grèce sa grosse limousine électrique. Un service destiné à faciliter le déménagement proche de sa fille qui a décidé de retourner vivre avec sa famille à Athènes ; en route pour la Grèce, via l'Italie, le grand-père décide de prolonger son voyage avec un long détour par l'Albanie ; lors d'une arrêt sur l'autoroute du Soleil, en Italie, il est frappé par une scène insolite. Une jeune femme portant un hijab jette un téléphone portable dans une poubelle ; une fois en Albanie, le grand-père reçoit un appel de sa fille lui apprenant que sa petit-fille à disparu... »

Le récit s'articule en trois séquences.

Il y a l'itinérance d'Evangelos dans les montagne d'Albanie, battues par une tempête de neige et sa ferme volonté de retrouver Zoï. Le métier ne l'a pas quitté.

Il y a le récit que Zacharias, qu'Evangelos a rencontré sur le bateau, a transcrit dans un manuscrit et qu'il donne à lire à Evangelos.

Il y a enfin l'intrigue principale, la disparition de Zoï, la petite-fille d'Evangelos

Tout ceci sur fond d'islamisme, de réseaux sociaux, et de guerre civile opposant en 1949, le gouvernement grec aux forces communistes, soutenues par le Royaume-Uni, puis les Etats-Unis.

Ainsi Evangelos évoque-t-il les atrocités de l'Histoire.

« En Grèce aussi, les enfants ont bénéficié d'une attention toute particulière. A la fin des années 1940, la reine Frédérique fit enlever des jeunes femmes communistes pour les rééduquer dans des écoles très spéciales, pour certaines aménagées dans des îles prisons. Leur progéniture leur fut retirée et placée dans des centres d'hébergement appelés « villages d'enfants » : protégés de Son Altesse, ces petits « orphelins », qui ne l'étaient pas finirent par appeler la reine « mama » quand elle venait leur rendre visite. »

Cruel (2023)

Polar qui met en scène l'enlèvement de Stefan, fils de Vesna Meyer, politicienne en vue et directrice de l'hôpital Vaud-Valais, qui connaît de gros déboires financiers qu'elle cherche à dissimuler, et trois crimes commis entre le mercredi 14 novembre et le jeudi 29 novembre 2018.

Gisèle Armand est retrouvée morte dans son pavillon bordant la ligne TGV entre Lausanne et Vallorbe. Estelle Cochin, interne à l'hôpital Vaud-Valais se fait assommer chez elle, à Aigle.

Et on retrouve, dans son appartement de Genève, le cadavre d'un collectionneur d'art aztèque, le crâne fracassé avec l'une des armes anciennes de sa collection.

Autres personnages la journaliste Yên Pham, qui travaille à *Helvetic News*...

« ... son cerveau a déjà lancé le vieux film super-huit aux couleurs sépia de l'été 1980 : tout le monde se presse sur la passerelle d'embarquement reliant les quais à une porte creusée dans la coque noire du cargo. Ecrasé de soleil, le port exhale une puanteur épaisse de légumes pourris et de poisson mort. Un hélicoptère tournoie dans le ciel plombé. Yên se retourne. Elle crie quelque chose. Son père la tire par la main. »

... ou encore *Flynn Gardiol*, autrefois passionné d'archéologie, devenu flic, un flic atypique qui se distingue ici par son comportement : il est pris de fou rire sur les scènes de crimes, se voit dessaisi de l'enquête, mais ne peut s'y résoudre.

Le mot « cruel » scande le récit, interpellant chacun des personnages confrontés à une situation délicate, difficile.

« Cette cruauté dont il a subi l'outrage, il l'incarne désormais. L'avoir vécue ne fait pas forcément de vous un être cruel. En revanche, le fait qu'on vous la dénie vous transforme en son messenger. »

Geneviève Erard, mai 2026

A découvrir le soir de la rencontre, son dernier roman sorti en librairie le jour même :

Et Athènes brûlait (2026) / NIKOS NIKOLOPOULOS

Athènes brûle, encerclée par la forêt en feu. Dans une Grèce qui s'égare entre compromissions et bouleversements, certains pourtant veulent à tout prix éviter l'irréversible... dont Popi, agente du Renseignement, déchirée entre devoir et conscience. Starkos, le ministre de l'Environnement, promoteur d'un projet désastreux d'extension du port du Pirée au profit d'un lobbying chinois, est en effet visé, et elle se doit de déjouer l'attentat dont il est menacé. Dilemme manichéen ? Au contraire : Nikos Nikolopoulos nous entraîne dans un thriller politique et écologique où s'entremêlent réalité incandescente, radicalités ô combien contemporaines et mémoire blessée.